



TOGES & SANDALES

TAKK



COUVERTURE

Par Alice - @piploiseau

PAGE 5 ET 6

Britannia : The Witcher rencontre Néron

Écrit par **Théo Toussaint**

PAGE 9

Spartacus : un mythe à travers les siècles

Écrit par **Léopold Frouin**

PAGE 4

Bon Voyage

Écrit par **Green**

PAGE 7 ET 8

Vers l'infini et l'au-delà

Écrit par **Noémie Sulpin**

POSTER

Par - @clemence_thrzd



Merci Green, Noémie, Léopold et Théo pour leurs écrits. Merci à Alice et Clémence pour leurs illustrations. Un grand merci à la région Nouvelle Aquitaine, Crous de Bordeaux, la mairie de Talence, l'Université Bordeaux Montaigne et l'Université de bordeaux

Merci à Lilou et Emma pour la mise en page et merci à Maryvonne pour son aide.

BON VOYAGE

Le temps passe lent mais constant, l'automne arrive et je me retrouve à penser au passé, à ce qui a été et puis au futur et aux mille possibilités encore ouvertes, aux cartes que je n'ai pas encore jouées. Pendant un moment, ma tête se met à errer dans les boîtes à souvenirs, dans les coins où je garde empilés tous les regrets que j'ai, dans les couloirs des pensées que j'ai fait semblant d'oublier et qui maintenant restent là, en attendant de sortir du placard au moment le moins opportun.

En une fraction de seconde, tous ces "mais" et ces "peut-être" se regroupent et forment un nuage qui couvre ma tête. Soudain, il fait plus froid, et les images de tout ce que j'aurais pu faire ou que je pourrais faire pleuvent devant mes yeux. Je me sens comme dans ces soirs d'été, où il n'y a pas de nuage à l'horizon mais tout d'un coup il commence à pleuvoir : personne ne s'attendait à un orage, donc personne n'est préparé. Impuissante, je le laisse pleuvoir et je me permets d'entendre les gouttes tomber sur mon visage et remuer doucement les joues. Être au milieu de la tempête sans essayer de se repérer à quelque chose de réconfortant, mais après un certain temps, je suis obligée de revenir à la réalité. Je prends mon parapluie de rationalité dans une main et les rênes de la vie dans l'autre et peu à peu je m'en vais. Je parcours le courant de mes pensées et arrive à la source, j'essaie au fur et à mesure d'arrêter le flux et de respirer profondément.

Enfin, je me résigne et je regarde par la fenêtre le monde qui continue à suivre son cours.

Je ferme les yeux et je me répète que le futur est comme une échelle qu'il faut monter une marche à la fois, en s'arrêtant à chaque pas pour admirer le paysage, car ce n'est pas tant la destination que le voyage pour y arriver qui est important. Avec le temps j'ai compris que le passé est utile comme avertissement mais sans être emprisonné dans le "comme il aurait pu être" ; et il faut regarder l'avenir avec enthousiasme mais sans oublier d'être ici et maintenant, complètement. Pendant que je suis absorbée par mes lucubrations, dans mes écouteurs passe une chanson qui dit "si le présent juge alors le passé, il perdra l'avenir le long de la piste".

Je décide de le prendre comme un signe et je retourne au stress de la vie quotidienne, mais avec une conscience supplémentaire : les joueurs qui perdent ne sont pas ceux qui se trompent, mais ceux qui par peur de se tromper ne jouent jamais à 100%.

Je n'ai plus peur d'éprouver mes émotions jusqu'au bout et de les exprimer comme je le veux, d'aimer sincèrement, de sauter dans le vide et de vivre pleinement. Aussi douloureuse que la chute puisse être, cela en vaudra la peine si, en regardant mon passé, ce qui restera gravé ce seront les sensations et les moments vécus plutôt que les regrets. On dit que ce n'est jamais la fin quand on vit vraiment, donc je prends mon courage et je replonge dans le monde.

J'espère que ce sera un bon voyage.

GREEN

SOMMAIRE

BRITANNIA : THE WITCHER RENCONTRE NÉRON

Le roman graphique de Peter Milligan transporte les lecteur.ice.s dans une époque fascinante, où se mêlent intrigues politiques et enquêtes surnaturelles.

Britannia est une œuvre originale par son concept qui offre un mélange audacieux d’horreur mystique et de thriller d’enquête dans l’Empire Romain. L’intrigue suit Antonius Axia, un centurion romain dénommé “Le déceleur” en l’an 65 de notre ère. Le protagoniste est semblable aux figures de détectives de la littérature moderne, à l’instar de Sherlock Holmes ou d’Hercule Poirot. Après un premier affrontement contre un démon païen, celui-ci est formé à analyser les comportements humains dans l’objectif d’enquêter sur des événements morbides survenus en Grande-Bretagne, où des légionnaires meurent de manière mystérieuse.

L’intrigue offre un cadre captivant où les lecteurs et les lectrices sont plongé.e.s au cœur d’un monde de mysticisme, de cultes démoniaques et de créatures folkloriques. L’œuvre utilise largement l’Antiquité romaine comme une toile de fond, sans en reprendre des éléments historiques réalistes. Malgré son ingéniosité narrative, le récit comporte des aspects critiquables. La représentation de l’empereur Néron, bien que célèbre pour sa cruauté, est dépeinte de manière caricaturale, s’éloignant considérablement de la complexité de sa figure réelle. Cette simplification peut être décevante, mais elle sert néanmoins à renforcer le ton violent de l’ensemble

SENATUS POPULUSQUE ROMANUS

Au-delà de son aspect horrifique, Britannia traite de thématiques sociales et politiques qui trouvent une résonance avec notre époque moderne. L’Empire est dépeint dans toute sa cruauté, l’œuvre explore le thème de l’anti-colonialisme en montrant les conséquences brutales de la domination romaine en Bretagne. Les soldats, loin d’être des héros, sont représentés tels des brutes cruelles et sanguinaires. Leurs agissements rappellent parfois certains mouvements fascistes, à l’image de la “Chasse sauvage”, une ratonnade censée atténuer la faim insatiable des démons par le massacre des bretons. L’enquête d’Antonius révèle le dessein de ces meurtres, en dévoilant le racisme des légionnaires, que le dessinateur relève par une iconographie proche des représentations du Ku Klux Klan. L’Empire romain devient ainsi un antagoniste politique, agissant comme un oppresseur pour les populations locales, qui se révoltent en accusant les soldats d’être des “impérialistes”.

L’intrigue laisse également une place importante aux Vestales, un groupe de femmes influentes dans l’Empire possédant des pouvoirs mystiques. Ces personnages remettent en question les visions de l’imaginaire patriarcal dans la société romaine. Cependant, il est essentiel de noter que malgré cette volonté de complexifier son récit par une approche féministe, Britannia tombe dans le piège de la sur-sexualisation des personnages féminins, créant ainsi un paradoxe qui peut être critiqué comme un biais sexiste.

À QUELLE FRÉQUENCE PENSEZ-VOUS À L’EMPIRE ROMAIN ?

L’aspect graphique de Britannia dénote aussi des productions habituelles, le dessinateur Juan José Ryp livre un travail exceptionnellement détaillé et réaliste. Son trait précis et ses illustrations saisissantes contribuent à l’immersion des lecteurs et des lectrices dans cet univers sombre. Par certains aspects, son style se rapproche de la ligne claire franco-belge. Les mises en cases de Ryp proposent des compositions fulgurantes et efficaces, à l’instar de certaines scènes de combat, par des planches sur-découpées pour représenter des effets de ralenti.

Ces amalgames visuels alternent avec des plans en grand format, qui écrasent le reste des cases, pour souligner l’action, qui s’agisse de poses dynamiques ou de panoramas. L’illustrateur propose une emphase sur la représentation des scènes gore, des créatures terrifiantes et des décors sordides. L’ensemble se caractérise par des compositions sombres et texturées.

L’utilisation de la couleur par Jordie Bellaire ajoute une dimension significative à l’œuvre. Les tons sombres de vert, de marron et de rouge foncé créent une atmosphère oppressante qui renforce l’ambiance horrifique.

Britannia est un roman graphique à découvrir, qui propose un concept innovant et dépayasant, malgré certains défauts de narration.



THÉO TOUSSAINT

VERS L'INFINI ET L'AU-DELÀ

[...] il est partout, il ne sent plus son corps, des rois s’agenouillent à ses pieds, des empires se renversent sous son souffle, il déshabille lentement des femmes aux nattes épaisses et noires, il danse sur sa vie, le sourire aux lèvres, il pense que la musique va durer toujours, qu’il n’y aura jamais de fin.

Parmi les figures héroïques qui ont marqué l’Antiquité, j’ai décidé de vous parler de l’illustre Alexandre le Grand, roi de Macédoine, conquérant des terres d’Asie et de Perse, stratège et général renommé. Cette thématique me permet également d’évoquer un auteur que j’affectionne tout particulièrement : Laurent Gaudé. Né en 1972, Laurent Gaudé est un écrivain et dramaturge français, auteur d’une quarantaine d’histoires, récompensé pour nombre d’entre elles et grand gagnant de ma bibliothèque. Avec empathie, il aborde des sujets tels que la guerre, l’injustice, le deuil ou la souffrance dans des récits empreints d’espoir et de poésie. Il maîtrise parfaitement les multiples points de vue de ses personnages, les liant et les reliant autour d’un sujet, d’un pays ou d’une cause commune. Fasciné par l’attaque du convoi funéraire d’Alexandre par ses propres lieutenants en -323, il s’approprie ce sujet d’histoire non pas pour en faire un roman fidèle, mais pour faire entrer dans le mythe cette figure militaire dont nous avons tous entendu parler. Bref, aujourd’hui, nous allons parler de Pour seul cortège, publié en 2012 chez Actes Sud.

L’HOMME QUI NE SAVAIT PAS MOURIR

En -323, et ce depuis 3 ans, Alexandre et son armée se trouvent au pied de l’Hyphase, aujourd’hui connu comme la rivière Béas en Inde. Après plus de dix ans de guerre, les forces et la motivation des soldats s’amenuissent, et les hommes du général préfèrent se mutiner plutôt que de poursuivre les combats. Pour maintenir au mieux le moral de ses troupes, Alexandre organise de somptueux banquets, une tradition empruntée aux Perses en -331, lors desquels la musique accompagne le festin et la décadence l’emporte sur les valeurs macédoniennes. Le livre s’ouvre sur l’une de ces soirées de festivités, où l’empereur, éméché, ressent pour la seconde fois de sa vie les symptômes d’une forte fièvre. Un comportement noyé dans les effluves de l’alcool et la crainte que ses gestes inspirent, mais qui finit par prendre le dessus. Il s’effondre.

Son agonie est lente. Les hommes et les femmes viennent à Babylone pour constater l’inimaginable : leur Roi se meurt. Plongé dans un mutisme forcé par la fièvre, Alexandre utilise ses dernières forces pour tenir et surpasser la mort. Ses dernières pensées se déroulent en son esprit, et au-delà du lecteur, deux autres personnages du roman entendent ses dernières volontés, comme s’ils étaient liés par le destin. Pour symboliser la fatalité avec laquelle il succombera lui aussi face à la mort, le temps semble figer à mesure que l’heure fatidique approche. Les conversations ne sont que chuchotements, les complots se font à voix basse. Puis la mort vient, apportant avec elle chaos. Mais est-il vraiment mort si sa voix continue de retentir ?

A QUI APPARTIENS-TU ALEXANDRE ?

Héphaïstion, le deuxième personnage du royaume, décède en -324 au Palais Royal de Médie, brisant ainsi les plans de succession d’Alexandre qui meurt sans avoir modifié son testament. Le royaume est donc vulnérable aux ambitions des lieutenants du Roi. Le pouvoir se concentre sur la conservation du corps du défunt.

AUX PLEUREUSES

Dans les premiers temps, un cortège spectaculaire est organisé au départ de Babylone en direction d’Olympias en Macédoine. Cette marche s’accompagne d’une tradition ancrée chez les Grecs : les pleureuses. Datée de l’époque classique (Ve siècle avant notre ère), cette coutume est vue comme une spécialité thessalienne. Admète, Roi de Phère, submergé par son deuil, le rend public et impose à ses sujets de prendre part à des manifestations de peine et de souffrance semblables aux siennes. Cela peut prendre plusieurs formes comme se raser la tête à blanc, couper la crinière des chevaux ou ne plus jouer de musique pendant un an. L’objectif est d’enlaidir les personnes endeuillées pour signifier leur empathie au défunt.

Chez les grecs la profession est plutôt féminine. Les femmes du royaume sont “invitées” à rejoindre l’avant du cortège pour pleurer la mort du Roi. Toutes pleurent en rythme, des jours durant lors d’un défilé en perpétuelle mouvement. Les conditions sont réunies pour que la marche ne s’arrête qu’arriver à destination : cuisinier, soldats, montures, couchettes tout est là pour permettre à qui veut de se reposer pour reprendre la cadence.

À LA GUERRE

Les guerres des Diadoques qui englobent les combats pour le territoire d’Alexandre durent de - 322 à -281 av. notre ère. Les débuts ne supposent d’ailleurs aucun découpage de l’empire, le respect pour la dynastie des Argéades est encore imprégnée dans les rangs d’Alexandre. Dans son roman, Laurent Gaudé prend le parti d’accélérer le processus et fait s’accroître les envies de pouvoir. Le rythme lancinant de la marche est rompu par une attaque. Les “forces centrifuges” dont fait partie Ptolémée, s’emparent avec violence et fracas du corps pour le brandir et s’assurer la succession légitime. Le cercueil est mis à sac, les pleureuses piétinées sans pitié.

À LA MÉMOIRE

Mon personnage favori se nomme Dryptéis. Femme dont la destinée la relie à Alexandre et qui malgré sa volonté d’échapper à l’Empire sera la dernière à l’accompagner. Mi femme, mi allégorie de la Mémoire, son histoire la mène à témoigner de l’action des hommes avec un petit et un grand H. Persuadée que la place d’Alexandre se trouve là où personne ne pourra plus l’atteindre, elle entame une dernière chevauchée pour offrir à l’empereur l’ultime repos. Dans cette épique course au pouvoir, Laurent Gaudé nous offre une histoire poétique où sacrifice et dévotion poussent les vivants à se dépasser pour faire entrer Alexandre le Grand dans le mythe et l’histoire.



NOÉMIE SULPIN

SPARTACUS : UN MYTHE À TRAVERS LES SIÈCLES

La période antique a toujours fasciné les plus grands artistes de notre Monde. Dès le début du XXe siècle, le cinéma s’est emparé de cette période pour délivrer des films grandioses, véritables marqueurs du 7e art. De La Chute de Troie (1910) de Giovanni Pastrone à 300 (2006) de Zack Snyder, on ne compte plus les métrages ayant épousé l’époque. Parmi toutes ces œuvres, un personnage mythique a traversé les décennies, dans des adaptations toujours plus monumentales. Son nom : Spartacus. Embarquez avec Tack dans ce voyage dans l’Antiquité, à la découverte du récit du Gladiateur rebelle.

UNE FIGURE GUERRIÈRE ET CHRISTIQUE

La légende Spartacus a inspiré les plus grands réalisateurs au fil des décennies. Il faut dire que son histoire est des plus captivantes : Spartacus serait à l’origine avec les esclaves gaulois Crixus, Gannicus, Castus et Œnomaüs de la troisième guerre servile (aussi appelée « Guerre des Gladiateurs ») contre la République romaine, entre 73 et 71 avant J.-C. Figure héroïque, guerrière, bestiale, le destin de Spartacus captive par sa teneur tragique. Dès 1909, une adaptation de la vie du révolté sera réalisée, par Oreste Gherardi, avant d’atteindre son point culminant en 1960, avec la version de Stanley Kubrick. Porté par un Kirk Douglas au sommet de son art, ce péplum de trois heures est un classique du genre, récompensé par 4 Oscars. Loin du « tout numérique » de l’industrie d’aujourd’hui, Spartacus embrasse les décors réels afin de revêtir une dimension spectaculaire. Certaines scènes ont marqué au fer rouge l’histoire du cinéma, comme lorsque les prisonniers se lèvent les uns après les autres pour crier « Je suis Spartacus ! ». Frissons garantis. Les scènes de combat offrent des moments épiques, avec des corps maculés de sang par les affrontements entre combattants. Par sa violence et ses démonstrations « choquantes », le film sera censuré à sa sortie, avant que ces scènes soient réintégrées dans sa restauration de 1991. Et puis, comment ne pas évoquer ce final déchirant, où la naissance d’un enfant côtoie la mort d’un homme. Varinia parle à Spartacus, crucifié et condamné, son enfant dans les bras. Elle s’éloigne et prononce au loin : « Au revoir mon amour, ma vie. » Frissons à nouveau garantis.

APRÈS LE GRAND, LE PETIT ÉCRAN

Après d’autres adaptations, plus ou moins convaincantes, la figure Spartacus revient sur le devant de la scène dans un nouveau format : la série télévisée. Diffusée en 2010 sur la chaîne Starz, cette nouvelle adaptation propose une histoire crue, sans détour, digne héritière des films d’antan. Interdit au moins de 17 ans aux Etats-Unis, Spartacus délivre un récit où violence, sang et sexe rythment les épisodes. Trois saisons appelées « Le sang des Gladiateurs », « Vengeance » et « La Guerre des damnés » seront diffusées jusqu’en 2013 pour le plus grand plaisir des spectateurs. Un préquel, se plaçant entre la première et la deuxième saison, nommé « Les Dieux de l’Arène » sera également diffusé. Moins monumental, mais tout aussi marquant, le nouveau Spartacus offre des moments chocs, comme ce carnage jouissif à la fin de la saison deux. Différent à bien des égards, le Spartacus du XXIe siècle brille par son esthétique, sa franchise, son affranchissement des adaptations passées. Une version brutale, mais toujours impressionnante et addictive.

DE L’HISTOIRE AU MYTHE

Spartacus en roman, au cinéma, en série télé, au théâtre... Les versions se succèdent mais une question se pose : l’histoire du conquérant rebelle est-elle vraie ?

Il y a des personnages dont le destin fascine, et Spartacus en fait partie. C’est un héros qui a embrasé l’Antiquité, période sujette à l’imaginaire car éloignée de notre civilisation. Justement, Spartacus ne serait pas tant un héros de l’Histoire, qu’un mythe, bâti par les romains eux-mêmes, afin de cacher leurs défaites militaires : être vaincu par un héros « légendaire » permettait d’adoucir les échecs successifs. Claude Aziza, écrit dans Spartacus ou la gloire dérobée : « Bref, dans l’Antiquité, on considère ce rebelle comme le meneur d’une guerre d’esclaves, sans but politique défini. On est à mille lieues de l’adversaire de Rome, du libérateur d’un monde qu’elle a asservi, du prophète d’une nouvelle société plus humaine et plus juste – valeurs que Spartacus incarne, en revanche, dès 1760. » Pour autant, Jean-Noël Castorio, maître de conférences en histoire ancienne à l’Université du Havre se montre, quant à lui (et ce n’est pas le seul), catégorique quant à la véracité du récit. Quitte à croire qu’une troupe d’esclaves, menée par un chef de guerre, a mis en échec un Empire entier ? L’Etat le plus puissant du Monde ?

La succession d’adaptations, sur papier, sur grand et petit écran, sur scène, va achever de bâtir la mythologie du Gladiateur. Spartacus est juste, libre, affranchi. Il est un symbole, une idée, un contre-pouvoir. C’est un tout. Plus une histoire est racontée, plus son mythe s’inscrit dans le temps : Spartacus en est la preuve. Et tant que ses adaptations continueront, son mythe (ou son récit) perdurera.

LÉOPOLD FROUIN

